

## PREMIÈRE PARTIE

je

C'était une journée froide et lumineuse d'avril, et les horloges sonnaient treize heures. Winston Smith, le menton enfoncé dans sa poitrine pour tenter d'échapper au vent ignoble, se glissa rapidement à travers les portes vitrées des Victory Mansions, mais pas assez rapidement pour empêcher un tourbillon de poussière granuleuse d'entrer avec lui.

Le couloir sentait le chou bouilli et les vieilles nattes. À une extrémité, une affiche colorée, trop grande pour être exposée à l'intérieur, avait été punaise au mur. Il représentait simplement un visage énorme, large de plus d'un mètre : le visage d'un homme d'environ quarante-cinq ans, avec une épaisse moustache noire et des traits robustes et beaux. Winston se dirigea vers les escaliers. Cela ne servait à rien d'essayer l'ascenseur. Même dans le meilleur des cas, il fonctionnait rarement et, à l'heure actuelle, le courant électrique était coupé pendant la journée. Cela faisait partie de la campagne économique préparatoire à la Semaine de la haine. L'appartement se trouvait au septième étage et Winston, qui avait trente-neuf ans et souffrait d'un ulcère variqueux au-dessus de la cheville droite, y allait lentement, se reposant plusieurs fois en cours de route. Sur chaque palier, en face de la cage d'ascenseur, l'affiche au visage énorme regardait depuis le mur. C'était un de ces tableaux si artificiels que les yeux vous suivent quand vous bougez. BIG BROTHER VOUS REGARDE, disait la légende en dessous.

A l'intérieur de l'appartement, une voix fruitée lisait une liste de chiffres qui avaient quelque chose à voir avec la production de fonte. La voix sortait d'une plaque de métal oblongue, semblable à un miroir terne, qui faisait partie de la surface du mur de droite.

Winston actionna un interrupteur et la voix baissa quelque peu, même si les mots restaient perceptibles. L'instrument (le télécran, comme on l'appelait) pouvait être atténué, mais il n'y avait aucun moyen de l'éteindre complètement. Il s'approcha de la fenêtre : une silhouette petite et frêle, la maigreur de son corps simplement soulignée par la salopette bleue qui était l'uniforme de la fête. Ses cheveux étaient très clairs, son visage naturellement sanguin, sa peau rugueuse par le savon grossier, les lames de rasoir émoussées et le froid de l'hiver qui venait de se terminer.

Dehors, même à travers la vitre fermée, le monde paraissait froid. Dans la rue, de petits tourbillons de vent faisaient tourbillonner la poussière et le papier déchiré en spirales, et même si le soleil brillait et le ciel d'un bleu intense, rien ne semblait avoir de couleur, à l'exception des affiches placardées partout. Le visage à la moustache noire regardait depuis tous les coins dominants. Il y en avait un sur le devant de la maison

Il avait une astuce pour remettre ses lunettes sur son nez, qui était curieusement désarmante – d'une manière indéfinissable, curieusement civilisée. C'était un geste qui, si quelqu'un avait encore réfléchi en ces termes, aurait pu rappeler un noble du XVIIIe siècle offrant sa tabatière. Winston avait vu O'Brien peut-être une douzaine de fois en presque autant d'années. Il se sentait profondément attiré par lui, et pas seulement parce qu'il était intrigué par le contraste entre les manières urbaines d'O'Brien et le physique de son combattant. C'était bien plus à cause d'une croyance secrète – ou peut-être même pas d'une croyance, simplement d'un espoir – que l'orthodoxie politique d'O'Brien n'était pas parfaite. Quelque chose sur son visage le suggérait irrésistiblement. Et encore une fois, ce n'était peut-être pas le cas

9  
1984

même le manque d'orthodoxie qui était écrit sur son visage, mais simplement l'intelligence. Mais en tout cas, il avait l'air d'être une personne à qui on pouvait parler si d'une manière ou d'une autre on parvenait à tromper le télécran et à le mettre seul. Winston n'avait jamais fait le moindre effort pour vérifier cette supposition : en fait, il n'y avait aucun moyen de le faire. À ce moment, O'Brien jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet, vit qu'il était presque onze heures et décida évidemment de rester au service des archives jusqu'à ce que les Deux Minutes de Haine soient terminées. Il prit une chaise dans la même rangée que Winston, quelques places plus loin. Une petite femme aux cheveux blonds qui travaillait dans le bureau voisin de Winston se trouvait entre eux. La fille aux cheveux noirs était assise juste derrière.

L'instant suivant, un discours hideux et grinçant, comme celui d'une monstrueuse machine fonctionnant sans huile, jaillit du grand écran au fond de la pièce. C'était un bruit qui faisait grincer des dents et hérissait les cheveux sur la nuque. La haine avait commencé.

Comme d'habitude, le visage d'Emmanuel Goldstein, l'ennemi du peuple, était apparu à l'écran. Il y avait des sifflements ici et là parmi le public. La petite femme aux cheveux couleur sable poussa un cri mêlé de peur et de dégoût. Goldstein était le renégat et le rétrograde qui, il y a longtemps (il y a combien de temps, personne ne s'en souvenait vraiment), avait été l'une des figures dirigeantes du Parti, presque au niveau de Big Brother lui-même, et s'était ensuite engagé dans des activités contre-révolutionnaires. , avait été condamné à mort, s'était mystérieusement échappé et avait disparu. Les programmes de Two Minutes Hate variaient d'un jour à l'autre, mais il n'y en avait aucun dans lequel Goldstein n'était pas le personnage principal. Il fut le premier traître, le premier à avoir profané la pureté du Parti. Tous les crimes ultérieurs contre le Parti, toutes les trahisons, les actes de sabotage, les hérésies, les déviations, découlaient

directement de son enseignement. Quelque part, il était encore en vie et couvait ses conspirations : peut-être quelque part au-delà de la mer, sous la protection de ses bailleurs de fonds étrangers, peut-être même – selon la rumeur occasionnelle – dans une cachette en Océanie même.

Le diaphragme de Winston était rétréci. Il ne pouvait jamais voir le visage de Goldstein sans un douloureux mélange d'émotions. C'était un visage juif maigre, avec une grande auréole de cheveux blancs et une petite barbiche – un visage intelligent, et pourtant en quelque sorte intrinsèquement méprisable, avec une sorte de bêtise sénile dans le long nez mince, près de l'extrémité duquel deux de lunettes était perché. Cela ressemblait au visage d'un mouton, et la voix aussi avait la qualité d'un mouton. Goldstein lançait son habituelle attaque venimeuse contre les doctrines du Parti – une attaque si exagérée et si perverse qu'un enfant devrait

ont pu y voir clair, et pourtant juste assez plausible pour nous donner le sentiment alarmé que d'autres personnes, moins pondérées que soi, pourraient s'y laisser prendre. Il abusait de Big Brother, il dénonçait la dictature du Parti, il exigeait la conclusion immédiate de la paix avec l'Eurasie, il prônait la liberté d'expression, la liberté de la presse, la liberté de réunion, la liberté de pensée, il pleurait de manière hystérique que la révolution avait été trahie. Et tout cela dans un discours polysyllabique rapide qui était une sorte de pastiche du style adopté par les orateurs du Parti et contenait même des mots novlangues : encore des mots novlangues, en effet, que n'importe quel membre du Parti utiliserait normalement dans la vraie vie. Et pendant tout ce temps, pour qu'on n'ait aucun doute sur la réalité que dissimulaient les spécieuses bêtises de Goldstein, derrière sa tête, sur l'écran de télévision, défilaient les colonnes interminables de l'armée eurasiennne - rangée après rangée d'hommes à l'air solide, aux visages asiatiques inexpressifs. , qui a nagé jusqu'à la surface de l'écran et a disparu, pour être remplacé par d'autres exactement similaires. Le bruit sourd et rythmé des bottes des soldats formait l'arrière-plan de la voix bêlante de Goldstein.

Avant que la haine ne dure trente secondes, des exclamations de rage incontrôlables éclatèrent de la moitié des personnes présentes dans la pièce. Le visage de mouton satisfait de lui-même sur l'écran et la puissance terrifiante de l'armée eurasiennne derrière lui étaient trop difficiles à supporter : de plus, la vue ou même la pensée de Goldstein produisaient automatiquement peur et colère. Il était l'objet d'une haine plus constante que l'Eurasie ou l'Estasie, puisque lorsque l'Océanie était en guerre avec l'une de ces puissances, elle était généralement en paix avec l'autre. Mais ce qui était étrange, c'est que, même si Goldstein était haï et méprisé de tous, même si chaque jour et

d'autres que lui étaient les ennemis du Parti. Peut-être que les rumeurs de vastes conspirations clandestines étaient vraies après tout – peut-être que la Confrérie existait réellement ! Il était impossible, malgré les arrestations, les aveux et les exécutions sans fin, d'être sûr que les Frères musulmans n'étaient pas simplement un mythe. Certains jours, il y croyait, d'autres non. Il n'y avait aucune preuve, seulement des aperçus fugitifs qui pouvaient signifier n'importe quoi ou rien : des bribes de conversations entendues, de légers gribouillages sur les murs des toilettes - une fois même, lors de la rencontre de deux inconnus, un petit mouvement de la main qui avait semblé être un signe. signal de reconnaissance. Ce n'était que conjecture : il avait très probablement tout imaginé. Il était retourné à sa cabine sans plus regarder O'Brien. L'idée de donner suite à leur contact momentané ne lui traversa guère l'esprit. Cela aurait été incroyablement dangereux même s'il avait su comment s'y prendre. Pendant une seconde, deux secondes, ils avaient échangé un regard équivoque, et c'était la fin de l'histoire. Mais même cela était un événement mémorable, dans la solitude enfermée dans laquelle il fallait vivre.

Winston se réveilla et se redressa. Il laissa échapper un rot. Le gin lui sortait du ventre.

Ses yeux se recentrèrent sur la page. Il découvrit que pendant qu'il réfléchissait, impuissant, il avait également écrit, comme par action automatique. Et ce n'était plus la même écriture étroite et maladroite qu'auparavant. Sa plume avait glissé voluptueusement sur le papier lisse, imprimant en grandes majuscules bien nettes : À BAS LE GRAND FRÈRE À BAS LE GRAND FRÈRE

encore et encore, remplissant une demi-page.

Il ne put s'empêcher de ressentir un pincement de panique. C'était absurde, puisque l'écriture de ces mots particuliers n'était pas plus dangereuse que l'acte initial d'ouvrir le journal, mais pendant un instant il fut tenté d'arracher les pages gâtées et d'abandonner complètement l'entreprise.

Mais il ne l'a pas fait parce qu'il savait que cela ne servait à rien. Qu'il écrive DOWN WITH BIG BROTHER ou qu'il s'abstienne de l'écrire ne faisait aucune différence. Qu'il continue ou non à tenir son journal, cela ne faisait aucune différence. La Police de la Pensée l'aurait quand même. Il avait commis — il aurait encore commis, même s'il n'avait jamais mis la plume — le crime essentiel qui contenait en lui tous les autres. Crime de pensée, comme ils l'appelaient. Le crime de pensée n'était pas quelque chose qui pouvait être caché pour toujours. Vous pourriez réussir à esquiver pendant un certain temps,

De retour dans l'appartement, il passa rapidement devant le télécran et se rassit à table, se frottant toujours le cou. La musique du télécran s'était arrêtée. Au lieu de cela, une voix militaire rauque lisait, avec une sorte de délectation brutale, une description de l'armement de la nouvelle forteresse flottante qui venait de s'ancrer entre l'Islande et les îles Féroé.

Avec ces enfants, pensait-il, cette misérable femme devait mener une vie de terreur. Encore un an, deux ans, et ils la surveilleraient nuit et jour à la recherche de symptômes de manque d'orthodoxie. De nos jours, presque tous les enfants étaient horribles. Le pire de tout, c'est que, grâce à des organisations telles que les espions, ils étaient systématiquement transformés en petits sauvages ingouvernables, sans que cela ne produise chez eux aucune tendance à se rebeller contre la discipline du Parti. Au contraire, ils adoraient le Parti et tout ce qui s'y rapportait. Les chants, les processions, les banderoles, les randonnées, les exercices avec des fusils factices, les cris de slogans, le culte de Big Brother – tout cela était pour eux une sorte de jeu glorieux. Toute leur férocité était tournée vers l'extérieur, contre les ennemis de l'État, contre les étrangers, les traîtres, les saboteurs, les criminels d'opinion. Il était presque normal que des personnes de plus de trente ans aient peur de leurs propres enfants. Et pour cause, il ne se passa guère une semaine sans que le Times ne publie un paragraphe décrivant comment un petit surnois indiscret – « enfant lefus » était l'expression généralement utilisée – avait surpris une remarque compromettante et dénoncé ses parents à la Pensée. Police.

Preview from Notesale.co.uk  
Page 19 of 83

19  
1984

La piqûre de la balle de la catapulte s'était dissipée. Il prit son stylo sans enthousiasme, se demandant s'il pourrait trouver quelque chose de plus à écrire dans son journal. Soudain, il recommença à penser à O'Brien.

Il y a des années, combien de temps cela a-t-il duré ? Cela devait faire sept ans : il avait rêvé qu'il traversait une pièce plongée dans l'obscurité totale. Et quelqu'un assis à côté de lui avait dit en passant : « Nous nous retrouverons dans un endroit où il n'y a pas d'obscurité. » Cela a été dit très doucement, presque avec désinvolture – une déclaration, pas un ordre. Il avait continué son chemin sans s'arrêter. Ce qui était curieux, c'est qu'à ce moment-là, dans le rêve, les mots ne l'avaient pas beaucoup impressionné. Ce n'est que plus tard et peu à peu qu'ils ont semblé prendre une importance particulière. Il ne pouvait plus se rappeler si c'était avant ou après avoir fait le rêve qu'il avait vu O'Brien pour la première fois, ni quand il avait identifié pour la première fois la voix comme étant

la profonde conviction que ce serait le sien. Le camarade Ogilvy, inimaginable il y a une heure, était désormais un fait. Cela lui parut curieux qu'on puisse créer des hommes morts mais pas des vivants. Le camarade Ogilvy, qui n'avait jamais existé dans le présent, existait maintenant dans le passé, et une fois l'acte de contrefaçon oublié, il existerait tout aussi authentiquement et sur la même base que Charlemagne ou Jules César.

36

www.ooboko.com

## 5

Dans la cantine aux plafonds bas, profondément sous terre, la file d'attente pour le déjeuner avançait lentement. La salle était déjà pleine et assourdissante. De la grille du comptoir sortait une vapeur de ragoût, avec une odeur métallique aigre qui ne parvenait pas à vaincre les vapeurs du Victory Gin. De l'autre côté de la pièce, il y avait un petit bar, un simple trou dans le mur où l'on pouvait acheter du gin à dix cents le gros morceau.

"J'ai cherché l'homme que je cherchais", dit une voix dans le dos de Winston.

Il se retourna. C'était son ami Syme, qui travaillait au département de recherche. Peut-être que « ami » n'était pas exactement le bon mot. Vous n'aviez plus d'amis aujourd'hui, vous aviez des camarades : mais il y avait des camarades dont la société était plus agréable que celle des autres. Syme était philologue, spécialiste de la novlangue. En effet, il faisait partie de l'énorme équipe d'experts actuellement engagés dans la compilation de la onzième édition du dictionnaire Novlangue. C'était une créature minuscule, plus petite que Winston, avec des cheveux noirs et de grands yeux protubérants, à la fois tristes et moqueurs, qui semblaient scruter votre visage de près pendant qu'il vous parlait.

« Je voulais vous demander si vous aviez des lames de rasoir », dit-il.

« Pas un seul ! » dit Winston avec une sorte de hâte coupable. « J'ai essayé partout. Ils n'existent plus.

Tout le monde vous demandait des lames de rasoir. En fait, il en avait deux inutilisés qu'il accumulait. Il y avait une famine parmi eux depuis des mois. A tout moment, il y avait un article nécessaire que les magasins du Parti ne pouvaient pas

qu'on leur donne aujourd'hui chez les Espions – meilleure même qu'à mon époque. Selon vous, quelle est la dernière chose qu'ils leur ont servie ? Trompettes auriculaires pour écouter à travers les trous de serrure ! Ma petite fille en a ramené un à la maison l'autre soir. Elle l'a essayé sur la porte de notre salon et a estimé qu'elle pouvait entendre deux fois plus qu'avec son oreille contre le trou. Bien sûr, ce n'est qu'un jouet, remarquez. Pourtant, ça leur donne la bonne idée, hein ?

A ce moment, le télécran poussa un sifflement perçant. C'était le signal du retour au travail. Les trois hommes se levèrent d'un bond pour se joindre à la lutte autour des ascenseurs, et le tabac restant tomba de la cigarette de Winston.

## 6

Winston écrivait dans son journal :

*C'était il y a trois ans. C'était par une soirée sombre, dans une ruelle étroite près d'une des grandes gares. Elle se tenait près d'une porte percée dans le mur, sous un réverbère qui ne donnait presque aucune lumière. Elle avait un visage jeune peint très épais. C'est vraiment la peinture qui m'a séduit, sa blancheur comme un masque, et les lèvres rouge vif. Femmes de fête ne peignent jamais leurs visages. Il n'y avait personne d'autre dans la rue, et pas de télécran. Elle a dit deux dollars. JE*

Pour le moment, il était trop difficile de continuer. Il ferma les yeux et pressa ses doigts contre eux, essayant de faire disparaître la vision qui revenait sans cesse. Il eut une tentation presque irrésistible de crier une série de mots grossiers à pleine voix. Ou se cogner la tête contre le mur, donner un coup de pied par-dessus la table et jeter l'encrier à travers la fenêtre – faire toute chose violente, bruyante ou douloureuse qui pourrait effacer le souvenir qui le tourmentait.

Votre pire ennemi, pensa-t-il, était votre propre système nerveux. À tout moment, la tension intérieure était susceptible de se traduire par un symptôme visible. Il pensa à un homme qu'il avait croisé dans la rue quelques semaines auparavant ; un homme d'apparence tout à fait ordinaire, membre du Parti, âgé de trente-cinq à quarante ans, grand et mince, portant une mallette. Ils étaient à quelques mètres l'un de l'autre lorsque le côté gauche du visage de l'homme fut soudain déformé par une sorte de spasme. Cela se reproduisit au moment où ils se croisaient : ce n'était qu'un tic, un frémissement, rapide comme le cliquetis d'un obturateur d'appareil photo, mais

évidemment habituel. Il se souvient avoir pensé à ce moment-là : ce pauvre diable est foutu. Et ce qui était effrayant, c'est que l'action était probablement inconsciente. Le danger le plus mortel de tous était de parler pendant son sommeil. Il n'y avait aucun moyen de s'en prémunir, d'après ce qu'il pouvait voir.

Il retint son souffle et continua d'écrire :

*Je l'ai accompagnée à travers la porte et à travers une cour jusqu'à une cuisine au sous-sol. Il y avait un lit contre le mur et une lampe sur la table, baissée très bas. Elle--*

Ses dents étaient irritées. Il aurait aimé cracher. En même temps que la femme dans la cuisine du sous-sol, il pensa à Katharine, sa femme. Winston était marié – il l'avait été, en tout cas : il était probablement toujours marié, pour autant qu'il sache que sa femme n'était pas morte. Il semblait respirer à nouveau l'odeur chaude et étouffante de la cuisine du sous-sol, une odeur composée d'insectes, de vêtements sales et d'odeurs ignobles et bon marché, mais néanmoins séduisante, car aucune femme du Parti n'avait jamais utilisé de parfum, ni ne pouvait être imaginée le faire. Seuls les pros utilisaient le parfum. Dans son esprit, son odeur était inextricablement mêlée à celle de la fornication.

Lorsqu'il était parti avec cette femme, c'était sa première erreur depuis environ deux ans. Il était bien sûr interdit de fréquenter des prostituées, mais c'était une de ces règles qu'on pouvait parfois avoir le courage de braver. C'était dangereux, mais ce n'était pas une question de vie ou de mort. Être arrêté avec une prostituée peut signifier cinq ans de camps de travaux forcés : pas plus, si vous n'avez commis aucune autre infraction. Et c'était assez simple, à condition d'éviter d'être pris sur le fait. Les quartiers populaires fourmillaient de femmes prêtes à se vendre. Certains pouvaient même être achetés contre une bouteille de gin, que les prolétaires n'étaient pas censés boire. Tacitement, le Parti était même enclin à encourager la prostitution, comme un exutoire pour des instincts qui ne pouvaient être complètement réprimés. La simple débauche n'avait pas beaucoup d'importance, tant qu'elle était furtive et sans joie et n'impliquait que les femmes d'une classe submergée et méprisée. Le crime impardonnable était la promiscuité entre les membres du Parti. Mais – même si c'était l'un des crimes que les accusés des grandes purges avouaient invariablement – il était difficile d'imaginer qu'une telle chose se produise réellement.

Le but du Parti n'était pas simplement d'empêcher les hommes et les femmes de former des loyautés qu'il ne serait peut-être pas en mesure de contrôler. Son objectif réel et non déclaré était de supprimer tout plaisir de l'acte sexuel. L'ennemi n'était pas tant l'amour que l'érotisme,

de quelques règles simples. En réalité, on savait très peu de choses sur les prolétaires. Il n'était pas nécessaire de savoir grand-chose. Tant qu'ils continuaient à travailler et à se reproduire, leurs autres activités restaient sans importance. Livrés à eux-mêmes, comme le bétail en liberté dans les plaines d'Argentine, ils étaient revenus à un style de vie qui

53  
1984

leur paraissait naturel, une sorte de modèle ancestral. Ils sont nés, ils ont grandi dans les caniveaux, ils sont allés travailler à douze ans, ils ont traversé une brève période d'épanouissement de la beauté et du désir sexuel, ils se sont mariés à vingt ans, ils ont atteint l'âge moyen à trente ans, ils sont morts, pour la plupart, à soixante ans. Le travail physique pénible, les soins à la maison et aux enfants, les petites querelles de voisins, les films, le football, la bière et surtout le jeu, remplissaient l'horizon de leur esprit. Les garder sous contrôle n'était pas difficile. Quelques agents de la Police de la Pensée circulaient toujours parmi eux, répandant de fausses rumeurs, marquant et éliminant les quelques individus jugés capables de devenir dangereux ; mais aucune tentative n'a été faite pour les endoctriner avec l'idéologie du Parti. Il n'était pas souhaitable que les prolétaires aient de forts sentiments politiques. On n'exigeait d'eux qu'un patriotisme primitif auquel on pouvait faire appel chaque fois qu'il fallait leur faire accepter des heures de travail plus longues ou des rations plus courtes. Et même lorsqu'ils devenaient mécontents, comme ils le faisaient parfois, leur mécontentement ne menait à rien, car étant dépourvus d'idées générales, ils ne pouvaient le concentrer que sur de petits griefs spécifiques. Les maux les plus graves leur échappaient invariablement. La grande majorité des prolétaires n'avaient même pas de télécran chez eux. Même la police civile ne les a que très peu interférés. Il y avait une grande criminalité à Londres, tout un monde dans un monde de voleurs, de bandits, de prostituées, de trafiquants de drogue et de racketteurs de toutes sortes ; mais comme tout cela se passait entre les prolétaires eux-mêmes, cela n'avait aucune importance. Dans toutes les questions de morale, ils étaient autorisés à suivre leur code ancestral. Le puritanisme sexuel du Parti ne leur a pas été imposé. La promiscuité restait impunie, le divorce était autorisé. D'ailleurs, même le culte religieux aurait été autorisé si les prolétaires avaient montré le moindre signe d'en avoir besoin ou de le vouloir. Ils étaient suspects. Comme le dit le slogan du Parti : « Les proles et les animaux sont libres ».

Winston se pencha et gratta prudemment son ulcère variqueux. Les démangeaisons avaient recommencé. Ce à quoi on revenait invariablement, c'était l'impossibilité de savoir à quoi ressemblait réellement la vie avant la Révolution. Il sortit du tiroir un exemplaire d'un manuel d'histoire pour enfants qu'il avait emprunté à Mme

contrôler les battements de votre cœur, et le télécran était assez délicat pour les capter. Il laissa s'écouler ce qu'il estimait être dix minutes, tourmenté pendant tout ce temps par la crainte qu'un accident — un courant d'air soudain soufflant sur son bureau, par exemple — ne le trahisse. Puis, sans la retrouver, il laissa tomber la photographie dans le trou de mémoire, avec quelques autres vieux papiers. Dans une minute, peut-être, il se serait effondré en cendres.

C'était il y a dix ou onze ans. Aujourd'hui, il aurait probablement conservé cette photographie. Il était curieux que le fait de l'avoir tenu entre ses doigts lui paraisse faire une différence même maintenant, alors que la photographie elle-même, ainsi que l'événement qu'elle enregistrait, n'étaient que des souvenirs. L'emprise du Parti sur le passé était-elle moins forte, se demandait-il, parce qu'un élément de preuve qui existait n'avait plus existé ?

Mais aujourd'hui, à supposer qu'elle puisse renaître de ses cendres, la photographie pourrait même ne pas constituer une preuve. Déjà, au moment où il faisait sa découverte, l'Océanie n'était plus en guerre avec l'Eurasie, et c'était probablement aux agents d'Eastasia que les trois morts avaient trahi leur pays. Depuis, il y avait eu d'autres changements – deux, trois, il ne se rappelait plus combien. Très probablement, les aveux ont été réécrits et réécrits jusqu'à ce que les faits et les dates d'origine n'aient plus la moindre signification. Le passé a non seulement changé, mais il a changé continuellement.

Preview from Notesale.co.uk  
Page 61 of 83

59  
1984

Ce qui l'affligeait le plus d'un sentiment de cauchemar, c'était qu'il n'avait jamais clairement compris pourquoi cette énorme imposture avait été entreprise. Les avantages immédiats de la falsification du passé étaient évidents, mais le motif ultime était mystérieux. Il reprit sa plume et écrivit :

*Je comprends COMMENT : je ne comprends pas POURQUOI.*

Il se demandait, comme il s'était déjà demandé à plusieurs reprises auparavant, s'il était lui-même un fou. Peut-être qu'un fou n'était qu'une minorité d'un seul. Autrefois, c'était un signe de folie de croire que la terre tourne autour du soleil ; aujourd'hui, croire que le passé est inaltérable. Il pourrait être SEUL à avoir cette croyance, et s'il est seul, alors un fou. Mais l'idée d'être fou ne le troublait pas beaucoup : l'horreur était qu'il pouvait aussi se tromper.

Il prit le livre d'histoire pour enfants et regarda le portrait de Big Brother qui formait son frontispice. Les yeux hypnotiques se posèrent sur les siens. C'était comme si une force énorme pressait sur vous – quelque chose qui pénétrait à l'intérieur de votre

— Et était-ce habituel – je ne fais que citer ce que j'ai lu dans les livres d'histoire – était-il habituel que ces gens et leurs domestiques vous poussent du trottoir dans le caniveau ?

«L'un d'eux m'a poussé une fois», dit le vieil homme. «Je m'en souviens comme si c'était hier. C'était la soirée des courses de bateaux – terriblement bruyantes comme c'était le cas lors des courses de bateaux – et je tombe sur un jeune homme sur Shaftesbury Avenue. C'était un vrai gentleman : chemise habillée, haut, pardessus noir. « J'étais en train de zigzaguer sur le trottoir, et je suis tombé sur « je suis par accident ». 'E dit : 'Pourquoi ne peux-tu pas regarder où tu vas ?' 'E dit. Je dis : « Tu penses que tu as acheté le trottoir qui saigne ? » « E dit : « Je vais t'arracher la foutue tête si tu te rafraîchis avec moi. » Je dis : « Tu es ivre. Je vous confierai les commandes dans « une demi-minute », dis-je. Et si vous me croyez, il met "est" et sur ma poitrine et me pousse comme si j'avais failli m'envoyer sous les roues d'un bus. Eh bien, j'étais jeune à l'époque, et j'allais le chercher, seulement... »

Un sentiment d'impuissance s'empara de Winston. La mémoire du vieil homme n'était qu'un tas de détails. On pourrait l'interroger toute la journée sans obtenir de véritables informations. Les histoires des partis pourraient en être vraies, d'une certaine manière : elles pourraient même être complètement vraies. Il fit une dernière tentative.

«Peut-être que je n'ai pas été clair», a-t-il déclaré. «Ce que j'essaie de dire, c'est ceci. Vous vivez depuis très longtemps, vous avez vécu la moitié de votre vie avant la Révolution. En 1925, par exemple, vous étiez déjà adulte. Diriez-vous, d'après ce dont vous vous souvenez, que la vie en 1925 était meilleure qu'elle ne l'est aujourd'hui, ou pire ? Si vous aviez le choix, préféreriez-vous vivre à ce moment-là ou maintenant ?

Le vieil homme regarda le jeu de fléchettes d'un air méditatif. Il finit sa bière, plus lentement qu'auparavant. Quand il parlait, c'était avec un air philosophique et tolérant, comme si la bière l'avait adouci.

«Je sais ce que vous attendez de moi», dit-il. «Vous vous attendez à ce que je dise que je préférerais redevenir jeune. La plupart des gens diraient qu'ils préféreraient être jeunes, si vous les aviez choisis. Vous avez votre « santé et votre force » quand vous êtes jeune. Quand tu arrive à mon époque de vie, tu ne vas jamais bien. Je souffre de quelque chose de méchant dans mes pieds, et la plaisanterie de ma vessie est terrible. Six à sept fois par nuit, je me lève du lit. D'un autre côté, il y a de grands avantages à être un vieil homme. Tu n'as pas les mêmes soucis. Pas de camion avec les femmes, et c'est une bonne chose. Je ne suis pas une femme depuis près de trente ans, si vous le croyez. Je ne voulais pas non plus, d'ailleurs.

donnait sur une cour pavée et une forêt de cheminées. des casseroles. Winston remarqua que les meubles étaient toujours disposés comme si la pièce était destinée à être habitée. Il y avait une bande de tapis sur le sol, un tableau ou deux sur les murs et un fauteuil profond et sale placé près de la cheminée. Sur la cheminée, une vieille horloge en verre avec un cadran de douze heures tournait. Sous la fenêtre, et occupant près du quart de la pièce, se trouvait un énorme lit sur lequel était encore le matelas.

« Nous avons vécu ici jusqu'à la mort de ma femme », dit le vieil homme en s'excusant à moitié. « Je revends les meubles petit à petit. Voilà un magnifique lit en acajou, ou du moins

72  
www.ooboko.com

ce serait si vous pouviez en éliminer les bugs. Mais j'ose dire que vous trouveriez cela un peu encombrant.

Il tenait la lampe en hauteur, de manière à éclairer toute la pièce, et dans la lumière chaude et tamisée, l'endroit paraissait curieusement accueillant. L'idée traversa l'esprit de Winston qu'il serait probablement assez facile de louer la chambre pour quelques dollars par semaine, s'il osait prendre le risque. C'était une idée folle et impossible, à abandonner dès qu'on y pensait ; mais la chambre avait éveillé en lui une sorte de nostalgie, une sorte de souvenir ancestral. Il lui semblait qu'il savait exactement ce que cela faisait d'être assis dans une pièce comme celle-ci, dans un fauteuil près d'un feu ouvert, les pieds dans le garde-boue et une bouilloire sur la cuisinière ; complètement seul, en toute sécurité, sans personne qui vous surveille, sans voix qui vous poursuit, sans aucun son hormis le chant de la bouilloire et le tic-tac amical de l'horloge.

« Il n'y a pas de télécran ! » ne put-il s'empêcher de murmurer.

« Ah, » dit le vieil homme, « je n'ai jamais eu une de ces choses. Trop cher. Et je n'ai jamais semblé en ressentir le besoin, d'une manière ou d'une autre. Voilà une jolie table gateleg dans le coin là-bas. Mais bien sûr, il faudrait mettre de nouvelles charnières dessus si l'on voulait utiliser les rabats.

Il y avait une petite bibliothèque dans l'autre coin, et Winston s'y était déjà tourné. Il ne contenait que des détritiques. La traque et la destruction des livres avaient été faites avec la même minutie dans les milieux prolétaires que partout ailleurs. Il était très peu probable qu'il existe nulle part en Océanie un exemplaire d'un livre imprimé avant 1960. Le vieil homme, portant toujours la lampe, se tenait devant un tableau dans un cadre en palissandre accroché de l'autre côté de la cheminée, en face du lit.

La rue était une impasse. Winston s'arrêta, resta debout pendant plusieurs secondes, se demandant vaguement quoi faire, puis se retourna et commença à revenir sur ses pas. En se retournant, il se rendit compte que la jeune fille l'avait dépassé il y a seulement trois minutes et qu'en courant, il pourrait probablement la rattraper. Il pourrait continuer à la suivre jusqu'à ce qu'ils soient dans un endroit calme, puis lui fracasser le crâne avec un pavé. Le morceau de verre dans sa poche serait assez lourd pour faire le travail. Mais il abandonna immédiatement cette idée, car même l'idée de faire un effort physique lui était insupportable. Il ne pouvait pas courir, il ne pouvait pas porter un coup. En plus, elle était jeune et vigoureuse et elle défendrait

se. Il songeait aussi à se précipiter au Centre Communautaire et à y rester jusqu'à la fermeture des lieux, afin de s'établir un alibi partiel pour la soirée. Mais cela aussi était impossible. Une lassitude mortelle s'était emparée de lui. Tout ce qu'il voulait, c'était rentrer rapidement chez lui, puis s'asseoir et se taire.

Il était vingt-deux heures plus tard lorsqu'il rentra à l'appartement. Les lumières seraient éteintes au niveau principal à vingt-trois heures trente. Il entra dans la cuisine et avala presque une tasse de Victory Gin. Puis il se dirigea vers la table de l'alcôve, s'assit et sortit le journal du tiroir. Mais il ne l'ouvrit pas immédiatement. Sur le télécran, une voix féminine jouait une chanson patriotique. Il restait assis à regarder la couverture marbrée du livre, essayant sans succès de faire taire la voix de sa conscience.

C'était la nuit qu'ils venaient te chercher, toujours la nuit. La bonne chose à faire était de se suicider avant qu'ils ne vous attrapent. Sans aucun doute, certaines personnes l'ont fait. La plupart des disparitions étaient en fait des suicides. Mais il fallait un courage désespéré pour se suicider dans un monde où les armes à feu, ou tout poison rapide et certain, étaient totalement introuvables. Il pensait avec une sorte d'étonnement à l'inutilité biologique de la douleur et de la peur, à la trahison du corps humain qui se fige toujours dans l'inertie au moment précis où un effort particulier est nécessaire. Il aurait pu faire taire la jeune fille aux cheveux noirs si seulement il avait agi assez vite : mais précisément à cause de l'extrême danger qu'il courait, il avait perdu le pouvoir d'agir. Il a été frappé par le fait que dans les moments de crise, on ne se bat jamais contre un ennemi extérieur, mais toujours contre son propre corps. Même maintenant, malgré le gin, la douleur sourde dans son ventre rendait impossible toute réflexion consécutive. Et il en est de même, percevait-il, dans toutes les situations apparemment héroïques ou tragiques. Sur le champ de bataille, dans la chambre de torture, sur un navire en perdition, les causes pour lesquelles on se bat sont toujours oubliées, car le corps gonfle